

Zeitschrift:	Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber:	Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band:	15 (1939-1940)
Heft:	26
Artikel:	Un croquis de la frontière
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-711708

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un croquis de la frontière

Lumière dans le cantonnement.

Des masses informes se mettent à remuer, des têtes, des bras sortent d'un amas de couvertures en désordre. Bâillements, soupirs.

— Allons, debout!

Le caporal Corboz, déjà équipé, casqué, nous réveille:

— C'est deux heures. Dépêchez-vous, les autres sont déjà prêts ...

— Evidemment, c'est notre faute, réplique Calamin.

— Quelle flotte! remarque Bollet qui est déjà sorti pour prendre l'air. On peut se réjouir: du brouillard, de la pluie, une nuit d'encre.

Une vocifération du tonnerre:

— Sor—tez!

On se précipite sur son arme, son casque, son masque, son sac et l'on bondit? ... non, on sort sans se presser.

En vitesse, on va boire une lampée de chocolat. Les cuistots affairés chargent leurs auto-cuiseurs, harnachent les chevaux. Toutes ces formes d'hommes vont et viennent devant le feu des chaudières, en projetant d'immenses ombres sur le mur blafard du collège.

Et maintenant, on attend l'ordre de départ. Les carrés de tente ingénieusement noués autour de la taille nous abritent comme une pélerine.

A la sortie du village, les files s'ébranlent, fantômes automatiques. Des voix d'officiers, des coups de sifflet, des ordres se succèdent:

... faire passer ... faire passer ...

Marche classique en bataillon sur la route goudronnée. Bruit de souliers qui cherchent leur équilibre. Il fait tout noir, les bâches ruissent, la pluie crépite sur les casques. Les heures passent, coupées par les haltes horaires.

Le ciel pâlit enfin et même, la pluie cesse. Le moral remonte avec le baromètre. Une voix, deux voix, des quantités de voix se mettent à chanter. Instinctivement on se met au pas. Bientôt le paysage se dessine; il cesse d'être une masse noire. Il y a maintenant des forêts sombres et des pâturages unis comme du gazon.

La troupe a quitté la route. Elle s'est divisée en petits détachements qui s'éparpillent. Nous disparaissions dans de petits sentiers glaiseux, nous grimpons lentement en posant prudemment les pieds sur les cailloux bleus qui sont une manière de marchepied. Le bois se clairsemé, encore une petite clairière, puis nous atteignons la crête. Qu'y a-t-il derrière?

C'est l'immense panorama, le plateau vert où les routes dessinent de blanches ficelles. Les Alpes, dans le fond, ferment le décor.

Au sommet de la crête, des officiers observent à la lunette.

Nous regardons le paysage, notre pays. Il continue, là, derrière nous, mais il s'arrête quelque part dans un bois. Il paraît que c'est là la frontière, chose abstraite dont les renards, et les oiseaux n'ont cure, car elle n'est même pas un obstacle. Et pourtant, c'est pour que ces frontières restent où elles sont que nous sommes ici à veiller, le regard perdu dans le lointain.

Plus loin, c'est un autre pays, un pays qui est en guerre. Pourquoi y a-t-il une guerre? Pourquoi diable veulent-ils que le petit mur change de place? Ils ne l'ont jamais vu.

La fanfare est arrivée. Les musiciens se sont mis à l'aise pour jouer. Ils ont tombé la veste, car le soleil est revenu et il chauffe tout doucement. Ils ont attaqué une de ces puissantes marches qui leur gonflent les joues et leur donne un air foudroyant.

Il est bientôt midi et chacun se sent un appétit féroce. Notre détachement va rejoindre le bataillon qui s'est reformé dans un grand pâturage, parsemé de rochers gris.

Les seules démocraties durables sont celles qui font la part de l'idéal dans leur conscience et dans leur vie.

E. Caro.

Le sergent-major, qui a «pris» la compagnie, nous rappelle que nous sommes au service militaire:

— Alinez-vous, couvrez, formez les faisceaux, sacs à terre, enlevez les casques ...

Le «rata» de la compagnie ne nous dit rien: du bouillon et des choux. Heureusement, nous avons prévu au menu des haricots en vinaigrette. Mais oui! Il suffisait de garder le reste du souper de la veille et de remplir trois gamelles. Ajoutez à cela le saucisson de Compte-goutte, le thon de Talus, et voilà un excellent repas. Ebahissement des officiers qui ne comprennent pas pourquoi ces «Messieurs» ne vont pas faire la queue devant la cuisine de la compagnie.

Calamin, lui, déplore l'absence de pinard:

— Dans un pays de vigneron, dit-il d'une voix de président de société de contemporains, il est inadmissible qu'on ne permette pas à la troupe d'avoir du pinard. Il n'y a rien à faire. Je ne peux pas manger «ça» sec. Ça ne descend pas.

A part des types comme Vic-la-Tempête, qui, couché dans l'herbe la tête appuyée sur son sac, lit tranquillement un journal littéraire en fumant son immense bouffarde, tous passent aux divertissements qui remplacent le dessert.

Torche, Talus, Carrousel et Chablotz font des expériences acrobatiques. Comme au cirque, il y a le public, notre détachement, et des démonstrations où l'émotion des spectateurs va crescendo. On commence par des saute-moutons, puis des sauts périlleux, et enfin on passe aux culbutes et au jeu des chevaux. Talus se met à cheval sur les épaules de l'immense Devwarrat, Carrousel est juché sur Chablotz et en avant la danse!

On corse les choses par l'intervention d'un troisième groupe Torche-Bollet.

Manifestations des spectateurs:

— Allons! foncez!

Les trois chevaux se «sautent contre», et s'écroulent à grands cris. Tant ce monceau d'hommes roule dans l'herbe. Rires et exclamations:

— Equipez-vous! On ne fume plus, on ne «cause» plus.

Coup de massue. Ce gueulard de sergent-major (un bon sergent-major est toujours un gueulard) nous fait revenir à la réalité.

— Sacs au dos! ... eh, vous là-bas, vous dormez?

La colonne des mille-pattes s'ébranle, sans beaucoup de vain. Là, comme partout, des espèces de privilégiés, des «détachés» font haie comme des colons, et nous regardent passer. Il y a des copains qui se retrouvent:

— Eh! Ganguillet, qu'est-ce que tu fais là?

— Salut, Torche, d'où viens-tu?

Le lieutenant nous rappelle à la réalité:

— Je n'ai pas dit «à volonté» ...

Un silence.

— A volonté!

Les conversations et les interpellations reprennent, mais elles n'ont pas le charme de la chose interdite.

Pour rentrer, on prend les raccourcis, notre détachement en tous cas. Quant aux charrettes, elles passeront de nouveau par la route.

Pressés de rentrer, nous marchons vivement et chantons à tue-tête:

— «La petite Louise, hou-la-li, hou-la-la» ...

— «J'ai perdu le do, le mi, le fa ...»

Le lieutenant chante avec nous, on ne pense plus à la charge, à la fatigue, ni aux ennuis de la vie militaire. Nous sommes pris par l'ambiance du moment. Le journaliste dirait: «Le moral de la troupe est excellent» et il aurait raison. C'est alors qu'on se sent — non pas souverains — mais camarades et chacun se croit plus jeune, plus insouciant et c'est là le bon côté de la vie du soldat.

car. Favre.

Un peuple doit avoir le culte de son histoire, parce que le patriotisme est fait de tous les deuils et de toutes les gloires des ancêtres.

Cannivet.